





# CHRONIQUES OBSCURES

T3. NOS ÂMES GUERRIÈRES

ANNA BRIAC

Copyright © 2022 Anna Briac

*Dépôt légal juillet 2022*

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-8667-4

Achevé d'imprimer en France

**Marque éditoriale : Anna Briac**

25300 Pontarlier

# CHRONIQUES OBSCURES

T3. NOS ÂMES GUERRIÈRES



# Prologue



Mórrigan se dresse sur sa couche de fourrures, tous les sens en alerte.

Quelque chose l'a tirée de son sommeil. Ses frères et sœurs dorment encore, elle peut sentir leur souffle dans son esprit, comme une vague ample qui vient et se retire.

En paix.

Alors pourquoi se sent-elle aussi contrariée ? Qui a osé perturber son repos ?

Elle se lève et arpente son palais de marbre blanc. Ses pieds nus claquent lourdement sur le sol, envoyant un écho étouffé dans les salles vides. Sa robe, aussi écarlate que ses cheveux, danse autour de ses jambes. La déesse pousse les lourdes portes ciselées d'or et sort de sa demeure. Elle observe les champs alentours, scrute le ciel.

Il n'y a rien et pourtant, la sensation désagréable, fichée entre ses omoplates, refuse de s'estomper.

Un vent chaud l'enveloppe, charriant des effluves salés et métalliques, l'odeur des champs de bataille et du chaos qu'elle aime tant. Rien d'anormal, et pourtant, elle perçoit comme une vibration étrangère dans son univers. Une esquille minuscule qui écorche son esprit.

D'un mouvement souple, la déesse se transforme en corneilles. Les trois oiseaux s'envolent, planant haut au-dessus du paysage. Ils

tournoient, scrutant les profondeurs des forêts et des vallées, à la recherche d'un ennemi invisible.

Il n'y a rien, et pourtant rien ne va.

La colère de Mórrigan se fait ténébreuse. Qui est assez fou pour venir la provoquer ici ?

Les corneilles deviennent courant d'air et se portent aux confins du royaume de la déesse, jusqu'au pont qui le relie à l'île principale d'Avalon. Les oiseaux franchissent le bras de mer. Dans un frémissement de plumes de nuit, Mór se retransforme et pose un pied sur la plage de galets noirs. Ses narines palpitent. Son instinct de chasseuse en alerte, elle étend ses sens pour écouter ce que racontent les vagues. Mais c'est la saveur acide sur sa langue qu'elle reconnaît. Celle de la peur et de la haine mêlées, des émotions anciennes et intenses qu'elle n'avait pas goûtées depuis une éternité.

L'appel du sang et de la douleur hurle dans ses veines, tandis que sa colère se mue en quelque chose de plus dangereux, une émotion hors de contrôle, si violente que Mór est prise de tremblements. Ses ongles lacèrent ses joues, un cri primal lui arrache la gorge.

— Le berserk et la dryade, réunis pour pénétrer le domaine des dieux !

Elle ferme les yeux et pose la main sur la roche pour sonder ses souvenirs. Sa rage devient haine brûlante. La terre tremble sous ses pieds, s'effrite et se mue en cendres, tandis que des sillons crevassent la plage, bouillonnant du sang des guerriers morts.

— Ils ont dérobé la massue de Dagda pour se soustraire à ma malédiction !

Qu'ils aient osé défier son autorité, il y a deux millénaires, était déjà un affront insupportable. Mais qu'ils foulent ses terres, dans le Sidh, qu'ils violent son repos, pour tenter une fois encore de contourner sa sentence est intolérable. L'humiliation est comme une gifle cuisante.

Cela ne sera pas !

Mór reprend sa forme d'oiseaux. Les trois corneilles appuient sur



leurs ailes, infléchissent leur vol et rentrent au palais. Elles s'engouffrent dans l'antichambre de son temple et s'abattent sur les six femmes qui y reposent. Les griffes s'enfoncent dans leurs bras blancs, les becs frappent leur crâne, encore et encore, jusqu'à ce que les prêtresses de Mór se réveillent à leur tour de leur stase millénaire. Elles s'agenouillent immédiatement devant la déesse, le regard empli de dévotion.

— Soyez l'instrument de ma vengeance, s'exclame Mórrigan d'une voix qui fait crisser les os des prêtresses. Que tous apprennent ce qu'il en coûte, lorsqu'on défie une déesse.



MMMM



11

perplexe. Mes autres compagnes de chambre avancent en file indienne, au milieu du baraquement. Elles me sont toutes inconnues.

Est-ce un rêve ? Pas le meilleur de ma vie, si c'est le cas. Une ambiance lourde et triste m'opprime, me colle aux os comme une toile d'araignée poisseuse. Et où est Kellan ? Mon cœur se crispe.

J'ai mal à la tête, la bouche pâteuse et une douleur lancinante pulse à la base de ma colonne vertébrale. Un bourdonnement sourd sous mon crâne m'empêche de penser. C'est officiellement la pire gueule de bois de mon existence.

Sauf que je n'ai rien bu.

Je me souviens tout à coup...

Notre périple de la dernière chance dans le Sidh, la canne de Dagda pour me sauver et Avalon, l'île des dieux.

Seuls Kel et moi sommes revenus au domaine. Thaïs, Valek, Verne et Jörgen sont demeurés cachés, car nous avons perçu une menace, sans pouvoir la nommer.

Nous avons été absents un mois, mais dans le monde normal, il s'est écoulé six ans. Une durée largement suffisante pour que notre monde bascule...

Kellan et moi avons été arrêtés par la milice des Enfants de la Lumière. Était-ce hier ? Avant ? Je n'ai aucune idée de l'écoulement du temps.

Dire que c'est Emily, la fille qui a bousillé mon enfance, qui est à leur tête ! Ma colère se réactive à cette pensée, chassant le brouillard de mon esprit. La secte de tarés est apparemment montée en grade, et elle est devenue une branche de l'armée. Ils ont pris possession du domaine de Kellan et fait prisonniers les Obscurs qui s'y étaient réfugiés. Et désormais, ce sont eux qui tirent les ficelles.

Où est Kellan ? Qu'ont-ils fait de lui ?

« *Kel ? Kel !* »

Aucune réponse. Pourtant, je sens une sorte de poussée à l'intérieur de moi, comme un élan qui butte contre un obstacle. Le soulagement ruisselle dans mes veines et mes épaules se relâchent. Il

est vivant, c'est juste que quelque chose nous empêche de communiquer. Sa force calme et sa détermination me manquent. Je me sens fébrile. Perdue.

J'essaie de ressentir la Terre, de faire scintiller les feuillages sur mes bras, mais rien ne se passe. Mon pouvoir a-t-il disparu ? L'idée qu'ils aient réussi à me l'arracher me coupe le souffle. Comme s'ils m'avaient dérobé mon âme elle-même.

*Non, Amaya. Respire. Pas disparu : bloqué.*

Je secoue la tête, grimace. Je me souviens maintenant, la piqure de l'aiguille dans mon cou, Kellan fou de rage, ses yeux d'orage teintés du doré de l'ours ancrés aux miens alors que nous nous écroulons sur le sol. On nous a injecté un produit qui doit inhiber la magie.

En vacillant, je rattrape la file de femmes. Elles ont quitté le dortoir pour se rendre dans une pièce adjacente. Il y a des lavabos grisâtres et plus loin, une cloison à mi-hauteur délimite la zone carrelée des douches communes. Le froid me glace les os. Un silence lourd règne dans la pièce, aucune des neuf femmes ne prononce un mot. Elles font leur toilette, les épaules voûtées et les traits creusés. On me jette quelques regards vides. Je reste figée, saisie par cette ambiance irréelle.

Je repère enfin un visage connu, vers les douches. Nous ne sommes pas amies, Lauren et moi, pourtant je suis soulagée de la voir. Très amaigrie, la grande Feu attache ses cheveux en queue de cheval. Elle semble épuisée.

— Lauren ! la hélé-je.

— Tais-toi ! me tance une petite blonde furieuse.

Je fronce les sourcils, stupéfaite par le ton agressif de l'inconnue. Qu'est-ce que je lui ai fait ?

— Il y a un problème ? insisté-je.

L'Obscure me fusille des yeux en réponse. Lauren s'approche de moi.

— Alors c'est vrai, souffle-t-elle. Vous êtes revenus... Kel est-

il...

— Il est vivant, me hâte-je de la rassurer. Les autres aussi.

Un espoir tremblant naît au fond de ses yeux.

— Alors on va s'en sortir, chuchote-t-elle. Les rumeurs disaient que vous étiez prisonniers dans le Sidh, d'autres que vous vous planquiez à l'abri, sur un autre continent...

— Nous étions bien dans le Sidh, mais pour nous, il ne s'est écoulé qu'un mois. Jamais Kellan n'aurait abandonné les siens ! Explique-moi ce qui se passe, ici.

Je m'attends à moitié à ce qu'elle m'envoie balader, vu l'état de nos relations, mais elle me tend une serviette prise sur des étagères et me pousse vers les douches.

— On discutera là-dessous.

Lauren se déshabille et se glisse sous le jet crachotant. Je la rejoins, mal à l'aise d'être nue en public, mais les autres femmes ne m'accordent pas la moindre attention. J'ôte mon pull en retenant mon gémissement : une pointe douloureuse fouille le bas de mon dos. Je ne m'y attarde pas, j'ai trop besoin de réponses, pour le moment. Je réprime un frisson en m'installant sous l'eau froide, m'acharnant quelques secondes sur le mitigeur.

— Il n'y a pas d'eau chaude, m'explique Lauren à voix basse. Tu t'y feras. Que sais-tu à propos de cet endroit ?

— Rien du tout. On a été arrêtés alors qu'on venait de quitter le Sidh. Je ne comprends rien !

Elle hoche sèchement la tête.

— Alors je te fais la version rapide : on n'a pas le droit de s'attarder ici, et pas vraiment le droit de parler non plus. Les Enfants de la Lumière ont gravi tous les échelons politiques, Emily Rogers est sénatrice et leurs membres ont infiltré toutes les instances officielles. Ils ont si bien mené leur barque, que désormais, les Obscurs ne sont plus considérés comme des humains. Nous avons été déchus de tous nos droits de citoyens, et c'est eux qui gèrent la « menace » que nous représentons... Et ici, c'est un centre de

détention.

C'est à peu près ce que j'avais compris, en pire. Déchus de nos droits de citoyens ? Que sommes-nous alors ? Des animaux ?

— Que font-ils de nous ?

— Lave-toi, me dit Lauren en me montrant le savon marron rachitique fixé au mur. Ne perds pas de temps, il arrive que nous n'ayons pas le droit aux douches pendant des semaines. Prends ce que tu peux dès que tu le peux, c'est ta nouvelle règle de vie.

Je m'active mécaniquement, pendant qu'elle poursuit en chuchotant si bas que le bruit de l'eau couvre presque ses mots :

— On travaille pour eux. On est de la main d'œuvre gratuite pour la scierie ou la nouvelle usine d'emballages qu'ils ont bâtie plus bas dans la vallée. Et on fait l'objet d'expériences.

Je me raidis. Le mot sonne comme « torture », dans sa bouche.

— Quel genre ?

— Du genre douloureux. Tu as forcément remarqué que tu n'avais plus accès à la magie...

— C'est le produit qu'ils m'ont injecté, c'est ça ?

— Mais bouclez-la, putain ! crache rageusement la petite blonde d'un ton sourd.

Je n'ai pourtant pas crié, même si le volume de ma voix a dépassé le murmure qui semble être la règle. Les autres me jettent des regards hostiles, depuis l'autre partie de la salle de bain. Elles semblent m'en vouloir, j'ignore pourquoi, et ça me met mal à l'aise.

— On y a droit tous les soirs, chuchote Lauren. Pour les expériences, ils réajustent à la baisse le dosage de l'inhibiteur et ils nous obligent à employer nos pouvoirs. Ils nous testent, nous forcent à des démonstrations de magie.

— Pour mieux nous éliminer ou pour nous utiliser ?

Elle me fixe sombrement.

— Les deux. Certains d'entre nous feraient des armes redoutables, s'ils parvenaient à nous contrôler... Et s'ils réussissaient à isoler le gène ou le je-ne-sais-quoi qui fait de nous des Obscurs et

à l'inoculer à des soldats volontaires, je te laisse imaginer le carnage.

Je me raidis. Nous sommes des rats dans un laboratoire...

L'eau déjà froide devient subitement glacée, je ne sursaute même pas tant les mots de Lauren m'indignent.

— Personne ne s'émeut de notre situation, dans l'opinion publique ? demandé-je en rattrapant la Feu qui sort déjà.

— Notre existence n'a pas été officiellement révélée. Nous n'existons plus, pour le reste du monde. Les humains ne se sont apparemment pas trop interrogés sur notre disparition, et je devine qu'à ceux qui ont posé des questions trop précises, le gouvernement a menti. Le silence qui entoure notre existence a scellé notre tombe, jette-t-elle avec amertume.

Elle s'éloigne et récupère l'unique paquet restant dans un casier, avant de me le lancer. Je le rattrape d'une main.

— Ton uniforme. Prends-en soin, c'est le seul que tu auras. Et Amaya... Obéis-leur. Quoi qu'ils demandent, fais-le.

Et elle disparaît.

Les autres femmes m'entourent, leurs visages sont fermés. La petite blonde athlétique me donne une bourrade agressive dans le flanc.

— Alors c'est toi, Amaya Harper ? Celle qui a tout déclenché ? crache-t-elle à mi-voix.

Elle me bouscule et avance jusqu'à ce que je me trouve coincée contre le mur.

— Hé, qu'est-ce qui te prend ? protesté-je en la repoussant.

— On connaît toutes ton histoire, ici. C'est à cause de toi qu'Emily Rogers a créé les Enfants de la Lumière. Notre situation, tout ce merdier, c'est de ta faute !

Non. C'est la responsabilité d'Emily, uniquement. Toutes les victimes ne deviennent pas des monstres. Mais j'imagine que l'Obscure n'est pas d'humeur à écouter mes arguments. Je n'ai de toute façon pas le temps d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Une femme à la carrure de lutteuse et en uniforme militaire entre dans la



salle :

— Silence ! aboie-t-elle. Accélérez !

Les chuchotements hostiles des femmes s'éteignent d'un coup, alors qu'elles quittent les douches. Je me laisse tomber sur un banc à la peinture écaillée, totalement perdue.

Comment est-ce arrivé ? Comment les Enfants de la Lumière ont-ils pu prendre possession du domaine ? Ça a dû être un déferlement de violence, j'imagine mal les métamorphes et les gardes se laisser faire sans combattre... Liv et Marcus, Kaïs et Kevin, Neela, Dante, Eva, Shen, madame Kelly... Est-ce qu'ils vont bien ? L'inquiétude se répand en moi, piquante et acide. Je tends mon esprit vers Kellan, cherchant le réconfort de sa présence, mais j'ai beau percevoir notre lien, je ne parviens pas plus à le joindre que la première fois. Ça me frustre terriblement, c'est comme si on m'avait ôté un sens. Je suis... bancale.

*Un peu de courage, Amaya !*

Je me reprends, refusant de m'abandonner à ce sentiment de manque qui me martèle les côtes, et à la peur qui s'insinue lentement en moi. Je suis capable de gérer toute seule.

Je me lève et tente de vérifier ce qui me pince si fort, en bas du dos, mais je ne parviens pas à me contorsionner suffisamment pour voir, et il n'y a aucun miroir dans la salle. En frôlant ma peau du bout des doigts, je sens un pansement à moitié décollé et en dessous, une plaie longue de trois ou quatre centimètres. En grimaçant, j'appuie autour de la blessure pour comprendre. Que m'ont-ils fait ?

Je m'habille rapidement, passant le pantalon gris et la tunique verte trop grande, remets mes baskets usagées. Je dois trouver comment m'échapper de cet endroit.

Alors que je m'apprête à sortir, la porte claque contre le mur. Je sursaute. Notre gardienne et une autre femme soldat débarquent, la mine sévère.

— Qu'est-ce que tu fous encore là ? grogne la seconde. Rejoins immédiatement ton unité.

— C'est la fournée d'hier, dit l'autre.

— Un monstre à dresser, c'est mes préférés !

*Sérieusement ?!*

Je lève les yeux au ciel, agacée. Elles ricanent tout en me saisissant par l'épaule pour me pousser jusque dehors, sans ménagement. Je me dégage d'un geste sec et crache :

— Un peu d'humanité, c'est trop demander ?

— Silence, cingle la plus grande. L'humanité, c'est pour les humains.

Je retiens le « connasse » exaspéré qui monte à mes lèvres.

— Uniforme vert, tu es affectée aux cuisines, reprend la première gardienne en me bousculant vers l'avant.

*Je ne suis pas un animal, merde !*

La colère m'envahit. Je croise les bras sur ma poitrine et les fixe sans ciller. Le conseil de Lauren me revient en mémoire : « *Obéisseur, quoi qu'elles demandent* ». Sauf que non. Je refuse de me laisser dicter ma conduite par la peur. Que peuvent-elles me faire, de toute façon ? Me frapper ? J'y survivrai.

Mais soudain, sans le moindre avertissement, une douleur aiguë me poignarde en bas du dos, remonte le long de ma colonne vertébrale en un crépitement électrique et irradie jusqu'au bout de mes doigts. Je m'écroule au sol, mes membres pris de spasmes violents, mon dos s'arque, mes talons s'enfoncent dans le sol. Des couteaux lacèrent mes globes oculaires de l'intérieur. La souffrance me coupe en deux, me soumettant à sa volonté.

Après ce qui me paraît être une éternité, la vague de torture reflue. Je vomis, à quatre pattes dans les graviers, sous les moqueries des gardes.

*Putain, qu'est-ce que c'était que ce truc ?*

— Des animaux, je te dis ! ironise l'une alors que de longs filets de bile glissent sur mes bras. Debout !

Une des militaires tient un boîtier dans sa main, son doigt encore sur le bouton. Elle me fixe avec un sourire cruel.

— C'était le niveau un, me déclare-t-elle. Il y en a trois.

*Trois ?!*

Qui pourrait survivre à un niveau supérieur de douleur ? C'est inhumain !

*Non, corrige mon esprit totalement laminé. C'est très humain, justement, cette créativité sans borne quand il s'agit de faire du mal. Aucun animal ne se montre volontairement cruel sans raison.*

Une terreur viscérale me donne l'impulsion nécessaire pour me relever. C'est donc ça, le truc incrusté dans mon dos. Et cet implant leur donne tout pouvoir sur moi...

*Tu aurais pu me prévenir, Lauren...*

Je me redresse avec difficulté en la fusillant des yeux, ça les fait rire. Elles me projettent en avant, d'une brusque poussée dans l'épaule. Je crie, j'ai l'impression que mes os ont fondu et que de l'acide se rue dans mes veines. Je me mets en route en m'essuyant la bouche sur ma manche, encadrée par mes gardiennes. Je respire par petites saccades, aveuglée par mes larmes. La douleur finit par s'estomper, et mes pensées deviennent plus claires.

Au fur et à mesure que nous avançons, c'est la tristesse qui prend le pas sur la colère. Le domaine a été massacré. Des routes ont été creusées au milieu des champs, des bâtiments de béton ont poussé partout, et une partie de la forêt a été rasée. C'est un camp militaire, sillonné de loin en loin par des patrouilles et des drones dans le ciel. Les quelques Obscurs que je croise marchent tête baissée, soumis. Du bétail.

Instinctivement, je m'ouvre pour me connecter à la Terre, mais c'est le vide, comme à chaque fois que j'ai essayé depuis mon réveil. Je me sens totalement démunie. Moi qui voulais tellement me débarrasser de mes pouvoirs, il y a à peine quelques mois... Quelle ironie.

Maintenant que je sais enfin qui je suis, je me sens amputée d'une partie de moi. Je suis une dryade, une Fae, une Obscure. Une créature connectée à la magie élémentaire de la nature. Et voir toutes les

blessures qu'ils lui infligent, en plus de s'en prendre à nous, me tord davantage encore le cœur. Les Enfants de la Lumière sont en train de détruire mon monde, et ça me révolte.

Je scrute avec attention tout ce qui m'entoure, cherchant la moindre occasion de m'échapper, mais impossible de fausser compagnie à mes cerbères, surtout armées de leur boitier de torture.

Nous arrivons devant une vaste construction gardée par un soldat, les mains crispées sur la crosse de son fusil. Je frissonne devant l'expression de haine qui traverse son visage à mon approche.

*Je ne t'ai rien fait, imbécile ! Si tu n'as pas de cœur, utilise au moins ton cerveau, bon sang !*

Les gardes me mènent à l'intérieur, jusqu'à un homme qui houspille ses troupes. Apparemment, l'épluchage des légumes n'est pas assez rapide à son goût.

— Nouvelle recrue, me présente sommairement une de mes gardiennes avant de repartir.

L'homme soupire et me montre une autre salle, tout au fond :

— À la plonge, là-bas !

Je me dirige dans la direction indiquée. Ça sent le poireau et le chou, une odeur triste qui ajoute à l'ambiance pesante. Les Obscurs obéissent aux ordres, malgré quelques regards irrités. Ils tranchent, assaisonnent, font rissoler, sans prononcer un mot. Une femme en tunique blanche me harponne par le bras et me pousse jusqu'à de grands bacs qui débordent de vaisselle sale.

— Tu laves, ordonne-t-elle laconiquement.

J'ai retenu la leçon, la douleur est encore cuisante, dans mon dos. Je ne me risque pas à répondre et je me mets au travail. J'en profite pour nettoyer les traces de vomi sur mes mains et ma tunique, puis je gratte d'immenses casseroles dont le fond est recouvert d'une épaisse couche de brûlé.

— S'il vous plaît, demandé-je à un des hommes qui travaille au bac voisin du mien, est-ce que vous avez vu Kellan O'Donnell ? Est-ce qu'il...

— Interdiction de parler, crie la matrone.

L'homme crispe les poings, ses épaules s'affaissent et il se détourne. Les autres m'adressent des regards assassins. Ils ont peur, j'imagine. Je ne leur en veux pas. Combien de fois ont-ils subi la torture du petit boitier, avec laquelle je viens de faire connaissance ? Combien de fois avant d'éteindre toute velléité de rébellion ? Je ne suis pas sûre d'avoir envie de l'apprendre moi-même.

Le fonctionnement des cuisines est simple : nous obéissons aux humains en tuniques blanches qui obéissent aux militaires qui obéissent aux Enfants de la Lumière. Les Obscurs sont tout en bas de la chaîne alimentaire... Sans nos griffes, nos crocs et nos pouvoirs, quelle défense possédons-nous, face aux balles et aux décharges infernales ?

*Aucune. Zéro. Nada.*

Pendant des heures, je récurer des plats, nettoie des poêles et frotte des assiettes dont la moindre miette a été léchée. À l'heure du repas, nous sommes tous réunis autour d'une longue table. Mes compagnons d'infortune me fuient, ils s'installent loin de moi. J'ai l'impression d'être pestiférée. Tout le monde mange sans un bruit, s'appliquant à ne rien perdre de chaque miette de nourriture. Je les imite, sans gâcher une seule cuillère de ma soupe, malgré mon estomac noué. Puis je retourne à mes casseroles.

Je me sens tellement en colère, devant ces hommes et ces femmes qui n'osent même pas croiser mon regard. J'ignore qui ils étaient, des métamorphes prédateurs, peut-être, des Terres généreux, des Esprits puissants, et on les a écrasés, dressés, on leur a ôté tout espoir. Ils sont vides. Plus la journée passe, et plus j'ai envie de hurler.

Lorsqu'une sonnerie retentit, les prisonniers se rangent le long du mur, et sortent en file indienne. La nuit est tombée.

— Dépêche-toi ! ordonne le militaire à l'entrée, alors que je traîne les pieds.

Il sort le petit boitier de sa poche. Malgré moi, mon corps accélère : la mémoire de la douleur est trop fraîche pour que j'aie

envie de me montrer inutilement courageuse. Nous grimpons dans des camions ouverts, deux soldats s'assoient avec nous, et les véhicules démarrent.

## 2



*Amaya*

Nous arrivons dans un autre bâtiment, sortons des camions. On nous fait asseoir sur des bancs à califourchon, et sans prévenir, on m'enfonce une aiguille dans le bras, sans même relever ma manche. Le liquide épais me brûle, et déjà une nouvelle fournée d'Obscurs arrive, qui nous pousse pour prendre la place. En titubant, je ramasse au sol la ration de nourriture qu'on me balance et je suis les autres jusqu'à l'extérieur, dans une vaste cour entourée de murs hauts et éclairée par des projecteurs de stade. Ma tête tourne et mes jambes sont lourdes, mais mon cœur bat fort. J'espère que Kellan est là. Je cherche sa haute silhouette, ses épaules larges, scrute tous les prisonniers. Je ne le trouve pas.

Abattue, je me laisse glisser sur le béton et appuie mon crâne contre le mur derrière moi. J'essaie de refouler mon inquiétude et ma déception tout au fond de moi. Il est vivant, rien d'autre n'est important, pour le moment.

— Amaya !

J'ouvre les yeux. Liv se jette sur moi et m'étreint avec force. Je

m'agrippe à elle, bouleversée.

— Tu vas bien ? demandé-je à toute vitesse. Et les autres ? Est-ce que tu sais où est retenu Kellan ? Oh, Liv, qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

— Attends, calme-toi, d'abord, murmure ma copine. On a le droit de parler, ici, mais on ne doit pas attirer l'attention.

J'acquiesce et inspire à fond. Les cheveux de Liv ne sont plus bleus, mais d'un blond pâle qui lui donne l'air fragile. Pourtant, la lueur au fond de ses yeux est dure, et son innocence joyeuse, que même Nelligan n'avait pas réussi à lui arracher, a disparu. Elle s'assoit à côté de moi et hoche brièvement la tête en direction d'un homme aux traits asiatiques et d'une femme aux courts cheveux gris, plus loin. Ils se décalent et se placent devant nous, à une dizaine de mètres. Ils forment un écran, réalisé-je. Je masque mon étonnement derrière un sourire.

— Mange, me dit-elle à voix basse, et regarde devant toi.

Je m'exécute, mordant sans appétit dans le sandwich insipide, en feignant d'observer la nuit.

— Je suis désolée de te voir ici, chuchote Liv. Il aurait mieux valu que vous ne reveniez jamais...

Il y a tellement d'amertume dans ses paroles... Elle poursuit :

— J'ignore où est Kel, mais j'imagine qu'il a été placé dans le quartier de haute sécurité. Marcus, Dante, Neela, et d'autres chefs de section y sont retenus.

— Est-ce qu'ils vont bien ? demandé-je, la gorge nouée.

Liv laisse le silence s'étendre entre nous, avant de reprendre :

— Je n'ai pas vu Marcus depuis cinq ans, à part quand ils nous diffusent les vidéos de leur torture, pour nous motiver à obéir...

Sa voix se brise. Je lui prends la main et la serre, mais elle reste les doigts inertes entre les miens.

— Que s'est-il passé, Liv ? Comment la milice a-t-elle pu prendre le domaine ?

Ses mâchoires forment une ligne dure, et quand elle me répond,



ses mots grondent :

— Vous étiez partis depuis un an, les dissensions entre Isaac et Neela étaient de plus en plus violentes, Dante était souvent en déplacement pour faire le lien entre les différentes meutes à travers le pays... Il n'y avait plus de commandement, plus vraiment. On n'a rien vu venir. Ils ont attaqué à l'aube, pendant qu'on dormait.

*Mon Dieu.*

— Personne n'a réussi à s'échapper ?

— Le jour de l'assaut, certains se sont enfuis. Enfin, je l'espère. On n'a pas revu Shen, ni Nassim, d'autres aussi. Mais peut-être sont-ils morts. L'armée a attaqué avec des drones de combat... Les métamorphes aériens et les gardiens qui patrouillaient dans la forêt n'ont rien pu faire.

J'ai envie de pleurer.

— Ensuite, ils ont envahi le domaine. Ta voisine, madame Kelly, est morte dans les premières, en essayant de protéger un petit Air. Eva la guérisseuse et sa famille ont été exécutés aussi, et tant d'autres... Ce sont les Terres qui ont payé le plus lourd tribut : trop doux, sans pouvoir offensif, ils ont été massacrés lors de l'attaque. Les tiens sont devenus une espèce rare, ici.

C'est un cauchemar. Liv baisse la tête, avant d'enchaîner d'une voix dure :

— Ils s'assurent de notre coopération de diverses manières. Tous les soirs, injection de l'inhibiteur de magie. Nous avons un implant dans le dos, qui sert de balise GPS. Quand ça leur chante, ils peuvent déclencher une impulsion électrique, et tous ceux qui sont dans un rayon de vingt mètres sont frappés par la décharge.

Je comprends mieux les expressions angoissées des Obscurs en cuisine. Ils craignent que mes questions déclenchent la punition pour eux aussi.

— Ils cherchent à empêcher les regroupements et la solidarité, dis-je en pinçant les lèvres. Règle de base d'une dictature.

Je repose mon sandwich, le cœur au bord des lèvres.

— À toi, maintenant, reprend Liv. Est-ce que Thaïs est ici, aussi ? Je n'ai pas réussi à obtenir d'informations à son sujet.

Elle croque avec hargne dans une vieille pomme. Moi, je ne peux plus rien avaler. Tout est noué, dans mes entrailles.

— Non, seulement Kel et moi. Les autres sont restés à l'extérieur du domaine.

— Je suis heureuse pour eux. J'espère qu'elle a retrouvé Kaïs, alors.

— Kevin est avec lui ?

Elle pince les lèvres.

— Hélas non, il est coincé ici... Et vous, est-ce que vous avez réussi à lever la malédiction ?

— En quelque sorte.

Liv grimace. Je hausse une épaule. Ce n'est pas comme si je me faisais des illusions, et c'est loin d'être ma préoccupation principale, avec tout ce que je viens d'apprendre.

Que la reine du Sidh ait cherché à nous tuer, ok, je peux le concevoir. Mais qu'on traite des Obscurs comme des animaux dangereux, ici, dans mon propre monde, alors que les droits de l'homme sont censés prévaloir... Les fondements de notre civilisation ont-ils si peu de valeur qu'ils s'écroulent tels des châteaux de cartes, devant la peur de l'inconnu ?

La liberté, le droit à la différence, autant de belles idées que je prenais pour acquises et qui ne sont que du vent, quand on n'est pas du bon côté de la barrière.

C'est à vomir. J'ai toujours eu conscience de l'injustice et des inégalités qui frappent certains, et je savais faire partie des privilégiés. Je réalise douloureusement qu'avoir conscience des choses, c'est très très loin d'être suffisant, comparé à la réalité de ceux qui les vivent. Plus jamais je ne me contenterai d'être seulement indignée, si je sors de là. Je frappe rageusement du plat de la main par terre.

Soudain, une exclamation me fait redresser la tête. La femme aux

cheveux gris s'est écroulée sur le sol. Son compagnon nous tourne le dos, faisant face au garde qui s'avance.

— Ce n'est rien, dit-il calmement. Elle réagit parfois brutalement à l'injection. Ça va aller...

— Merde, lâche Liv en s'écartant de moi.

Le garde accorde une attention rapide à la femme sur le sol, mais il ne se laisse pas distraire. Il se rapproche de nous avec une expression sévère.

— Ça fait trop longtemps que vous êtes côte à côte ! Toi, de l'autre côté de la cour, m'ordonne-t-il avec un geste sec.

Comme je tarde un peu trop à obéir, il sort sa télécommande. Tous les Obscurs ont le regard fixé sur moi. Ils se sont figés, le corps tendu en attendant la décharge, un air de bête apeurée sur le visage. Je lève une main furieuse.

— N'appuyez pas, j'ai compris.

Je me traîne comme je peux jusqu'au coin opposé. Le soldat ne me quitte pas des yeux pendant un moment, puis il reprend ses rondes. La peur relâche son emprise sur les Obscurs qui peu à peu se remettent en mouvement. Moi, je serre les dents si fort que ça me fait mal.

Un peu plus tard, tout le monde se lève et se met en rang. Je reconnais la vieille femme de mon dortoir et je la rattrape. Nous grimpons dans un camion, en descendons après quelques minutes et marchons jusqu'au bâtiment, sous la surveillance des soldats et des drones qui ne cessent de tourner en vrombissant au-dessus de nos têtes dans le ciel noir. Il règne un silence lourd entre les murs. Nous sommes les dernières arrivées, toutes les autres sont déjà sur leur lit. Notre geôlière verrouille la porte dans un claquement lugubre avant de s'installer dans l'espace de guérite vitrée où elle dort, tout en ayant une vue sur tous les lits. À tâtons, je me glisse sous les draps sans même me déshabiller, et m'endors comme une pierre, le cœur au bord de la nausée.



# 3



## *Amaya*

Une nouvelle journée s'écoule. Ma colère ne cesse d'enfler.

Récurage des casseroles, repas dans un silence morne, injection de l'inhibiteur de magie, et retour.

Et à chaque heure qui passe, à chaque regard méprisant, à chaque ricanement mauvais quand l'un de nous trébuche ou se fait frapper, sans raison, juste parce qu'*ils* en ont le pouvoir, la révolte gronde plus fort dans mon ventre. J'ai envie de hurler de frustration et de rage. Je n'en fais rien.

J'ai dû subir une nouvelle décharge ce matin, parce qu'une Obscure a trébuché en cuisine, renversant son plat sur les pieds d'un soldat. La douleur m'a frappée d'un coup, me cisillant en deux. Je me suis cognée sur le coin d'une table en m'écroulant, les yeux grands ouverts sur les corps arqués par la souffrance de mes compagnons de cuisine, en proie à la même torture que moi.

Tous se sont relevés sans un gémissement ni une plainte, mais j'ai vu la haine briller dans leurs yeux tournés vers le sol, et ça m'a remplie d'une joie sauvage. Leur volonté n'est pas brisée.

Les scènes injustes se succèdent, sans fin.

Les insultes qui pleuvent sur nous, gratuites et sans fin, usantes par leur répétition.

Cette femme qu'on roue de coups parce qu'elle ne se décale pas assez vite sur le passage d'une patrouille, une jeep conduite par un militaire qui fait exprès de foncer sur un groupe de jeunes filles et pile à quelques centimètres, hilare, tandis que les Obscures se sont jetées sur le bas-côté et se relèvent, le visage griffé par les buissons.

Et ces poings serrés dans le dos, les grondements qui franchissent les lèvres crispées des miens, quand au loin on aperçoit un enfant encadré par des gardes, marchant la tête basse comme s'il se rendait à l'abattoir.

Tout ça me bouleverse, attise ma colère et ma détermination.

Je ne revois pas Liv, mais j'arrive à échanger quelques mots avec Virginia, la vieille femme de mon dortoir. Les autres, excepté la petite blonde agressive, me regardent avec moins d'hostilité.

Ce matin, le lit de Lauren est vide. Je n'ai pas vu si elle était là, hier, je me suis écroulée sur mon lit, étourdie par la dose d'inhibiteur.

— Elle est souvent prélevée pour des expériences, me chuchote Virginia quand je lui demande si elle sait où est la Feu.

Quand elle revient, à la nuit tombée, sa peau est grise et les ombres dans ses yeux me serrent le cœur. Elle se recroqueville sur son matelas. Une à une, les femmes se succèdent à son chevet, lui disent un mot de soutien et repartent, le visage sombre.

Je me rapproche à mon tour et serre son épaule. Une Obscure à la silhouette athlétique et au crâne rasé l'enveloppe doucement dans sa couverture.

— Il était là, lui chuchote Lauren, les traits défaits. J'étais obligée...

— Ce n'est pas de ta faute, lui murmure l'Obscure d'un ton déterminé.

— Il me manque tellement, Eli ! Quand ils l'ont amené, derrière

la vitre... J'aurais dû être horrifiée, et pourtant pendant une seconde j'ai été si heureuse ! Le voir, si proche, vivant, ses cheveux ont poussé et...

Sa voix se brise, elle serre les poings avec rage.

— Je les tuerai, déclare-t-elle. Je le jure.

La Feu se retourne dans le lit, et nous tourne le dos. Je rattrape la femme qui s'est occupée d'elle.

— Elle a dit qu'*il* était là. De qui parlait-elle ? murmuré-je.

— Son fils. Ils s'en prennent aux enfants, en guise de représailles. Une autre façon efficace d'obtenir notre coopération.

Une véritable bouffée de haine me submerge. À chaque fois que j'ai vu un enfant traverser le camp, fermement encadré par ses geôliers, ça n'avait donc rien d'un simple déplacement... Je comprends mieux les réactions des Obscurs : j'aurai la même, la prochaine fois que ma route croisera celle d'un petit condamné.

— Ils les torturent ? demandé-je d'une voix blanche.

L'Obscure hoche la tête lentement.

— Ils n'ont aucune limite. Tout ce que ton imagination peut concevoir, ils y ont pensé aussi, lâche-t-elle du bout des lèvres.

Ma nausée s'accroît.

— Est-ce que... le fils de Lauren va bien ?

— Je l'espère. Ce qui signifie que Lauren a dû se soumettre à toutes sortes de tests. Ils ont certainement poussé sa volonté à fond : peut-être en vérifiant jusqu'où elle était opérationnelle sous la douleur, ou dans des conditions extrêmes, peut-être en testant sa soumission à des ordres cruels et abjects... Là encore, leur créativité est infinie...

L'Obscure parle d'un ton amer, mais je la sens surtout bouillir de rage. Elle se tient debout à côté de son lit, sans cesser de couvrir Lauren du regard, comme toutes les autres Obscures du dortoir. Mon cœur se serre pour elle. Quand nous sommes partis, elle était amoureuse de Kellan, elle me méprisait et je ne l'aurais jamais considérée comme une amie. Désormais, je la plains profondément.

Ça me vrille le ventre de voir la grande Feu si vindicative réduite à cet état d'impuissance et de faiblesse.

Je profite de l'absence de la garde, retenue à l'extérieur, pour questionner la jeune femme.

— J'ignorais que Lauren avait un fils, dis-je doucement.

— Elle venait de rencontrer son compagnon quand la milice a attaqué. Il est mort pendant l'assaut, et elle a découvert des semaines plus tard qu'elle était enceinte. Le petit n'a jamais rien connu d'autre que la captivité et les séances de torture, et Lauren n'a pas eu la joie de le voir grandir.

Je suis tellement désolée pour elle, pour eux... Les mots ne sont même plus suffisants pour exprimer ma sidération et ma peine.

L'Obscure au crâne rasé reprend :

— Tu ne me connais pas, mais moi, si : je faisais partie des gardes du domaine.

Elle me tend la main :

— Je m'appelle Eli. Je suis une louve. Du moins, j'essaie de ne pas l'oublier.

— Silence ! s'exclame la garde qui entre à ce moment dans le dortoir. Dans vos lits, immédiatement.

Eli m'adresse un sourire triste, avant de gagner son matelas, et je l'imites. Je plie mes vêtements au pied du lit, comme mes compagnes. Les lumières s'éteignent et il ne reste plus que le bruit des respirations, entrecoupées parfois de ce qui ressemble à des sanglots.

Comment faire cesser cela ? Comment reprendre le contrôle du domaine ? Sans magie, nous sommes démunis. Essayer de s'évader ? J'imagine que tout a déjà été tenté, et je ne suis pas présomptueuse au point d'imaginer trouver une solution miracle, alors que d'autres sont enfermés ici depuis cinq ans. Ils ont dû explorer toutes les options.

Joindre Verne, Jörgen et les autres ? Impossible, sans pouvoirs.

Je réfléchis toute la nuit, sans trouver le moindre début de solution. Il n'y a rien à faire : privés de magie, nous sommes coincés.